



R. J. MASSELAUZE

*Périple en
Méditerranée*

1720

R. J. Masselauze

Périple en Méditerranée 1720

© R. J. Masselauze, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5452-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un inquiétant commanditaire

Cinq ans que le Roi Soleil n'éclaire plus le Royaume de France. Il fait frais en cette aube de printemps. Je me trouve là, devant les grilles en fer forgé de cette bastide nichée au cœur de la campagne marseillaise. Et j'hésite. J'hésite à tirer le cordon de la cloche. Mais je n'ai pas le choix. Ou plutôt si, le choix de me retrouver condamné aux galères si je fais demi-tour. Le gendarme sur ma gauche me fait un signe de la tête. Je me décide. J'empoigne le cordon et tire d'un coup sec. Dans le calme du matin, deux sons aigus retentissent fortement. Tous les mas alentour ont dû les entendre.

Quelques instants plus tard, un homme en livrée apparaît et, sans un mot, ouvre le portail métallique. La dernière fois que j'ai vu quelqu'un dans cette tenue, c'était mon père. Il la portait mieux d'ailleurs, de façon impeccable. Mais pas le temps d'y penser. Me voici marchant dans l'allée recouverte de graviers blancs et bordée de platanes, encadré par les deux gendarmes et suivant le laquais, toujours aussi taciturne.

La bastide se dresse devant nous. Une belle bâtisse de deux étages, composée d'une partie centrale de deux fenêtres de largeur, encadrée par deux corps de bâtiments symétriques plus larges et plus bas. Les murs d'une blancheur froide sont rehaussés par le feuillage vert foncé des citronniers plantés dans des jarres d'un bleu profond, alignées sur le perron.

Arrivés au pied du large escalier en pierre de taille conduisant à l'entrée principale de la demeure, le laquais indique aux deux gendarmes une porte de service située sur l'aile droite. Ces derniers s'y engouffrent sans un mot.

Quelques marches et le perron franchis, nous voilà dans le vestibule, le laquais et moi. Celui-ci m'invite à le suivre dans une bibliothèque sombre où trois hommes m'attendent.

Le premier que je remarque est plutôt ventripotent, la cinquantaine, tenue bourgeoise, deux petites lunettes accrochées à son nez au milieu d'un visage rond surmonté d'une calvitie bien avancée. Je distingue mal le deuxième jusqu'à ce que le laquais vienne ouvrir les rideaux de deux portes-fenêtres, inondant ainsi la pièce d'une lumière crue. Je découvre alors un homme assis, imposant, non par sa taille, assez modeste, mais par son regard, froid et perçant, et son maintien, droit, alors que cet homme doit avoir dépassé la soixantaine depuis plusieurs années déjà. Son visage et ses mains ridés en portent le témoignage. Tout dans sa personne indique que le maître des lieux, c'est lui. À peine entré,

j'entraperçois un troisième homme qui vient se positionner derrière moi. Jeune, le teint mat, Calabrais ou Napolitain à coup sûr.

La lumière rasante du matin entrant par les portes-fenêtres éclaire cette pièce tapissée de grandes bibliothèques dont les rayonnages contiennent une multitude de livres, aux couvertures de cuir rouge, marron ou vert. Même dans mon enfance je n'en ai jamais vu autant. Sur certaines étagères, les livres sont remplacés par d'étranges objets, comme un vase à large encolure recouvert de personnages couleur argile sur fond noir, des lutteurs me semble-t-il.

Le maître de maison est assis dans un magnifique fauteuil, entouré de deux statues de taille presque humaine qui attirent irrésistiblement mon regard. Un corps d'homme surmonté d'une tête de rapace au bec pointu et recourbé. Et un chat très finement sculpté dans une pierre noire, élancé, aux longues pattes avant, majestueusement assis, un collier ciselé autour du cou. Cela me change de la statuaire de nos églises.

« Approchez, m'ordonne l'homme assis. Vous semblez intéressé par ces objets. Ce sont les plus belles pièces de mon cabinet de curiosité. La plus intéressante se trouve à votre gauche. Savez-vous ce qu'est un sarcophage ? »

Je m'approche d'une sorte de cercueil, plus large sur une extrémité et de forme arrondie sur les bords. De nombreuses traces de couleurs, du rouge, du bleu, de...

« De l'or ?

— Des feuilles d'or. Regardez à l'intérieur. »

J'ai un mouvement de recul. Un corps humain est allongé dans ce sarcophage. Flétri, desséché, marronnasse, pas plus grand que trois-quarts de toise, les orbites des yeux vides et la bouche grande ouverte. Une fragrance d'aromates entremêlée à une légère odeur de moisi s'en dégage.

« Vous avez devant vous un pharaon. Ou plutôt sa momie, répond le vieux bourgeois à mon interrogation muette.

— Un pharaon ?

— Une sorte de roi, fils des dieux égyptiens.

— Ce n'est pas très chrétien !

— Monsieur Raynaud, il y a eu bien des civilisations avant la nôtre, puissantes, riches et évoluées. Ces civilisations ont inventé l'écriture, l'art, la médecine, les sciences et j'en passe. Prenez l'antique Babylone. Leur connaissance en astronomie nous est fort utile, notamment pour un capitaine de bateau comme vous. La Grèce nous a apporté de nombreux traités sur l'organisation politique et la médecine. À leur suite, les médecins musulmans ont

fait progresser cette science en approfondissant les connaissances des Grecs. Et nous pourrions en dire autant de leur apport dans les mathématiques. Savez-vous que Marseille a été fondée par des Grecs venus de la lointaine Phocée ? Que notre ville fut puissante et l'alliée de Rome au temps de sa splendeur. Aujourd'hui nous ne sommes plus qu'une partie du Royaume de France, mais encore une partie importante. Notre arsenal des galères et nos navires qui commercent avec les Échelles du Levant nous rendent précieux aux yeux de notre Roi. »

Je le coupe :

« Vous ne m'avez pas fait venir pour me donner un cours d'histoire ? Et d'abord, à qui ai-je l'honneur ?

— Je m'appelle Derofort. En un seul mot. Je ne suis point noble. Mon activité passée de négociant m'a suffisamment enrichi pour pouvoir depuis plusieurs années me consacrer à la recherche des beautés des anciennes civilisations... et à leurs trésors.

— Je croyais que vous étiez suffisamment riche...

— Pas ces trésors-là, Monsieur Raynaud, me répond Derofort soudainement très en colère. Non. Plutôt des objets rares ou uniques comme ces statues ou cette momie. Ou des manuscrits. »

Derofort respire profondément sans me quitter de ses yeux froids.

« Et c'est pour cela que je vous ai invité chez moi.

— Invité ? Plutôt contraint ! », dis-je en serrant les poings.

Je sens alors la pression d'une pointe de poignard dans mon dos. Le Calabrais s'est discrètement approché de moi. Derofort continue :

« Je ne vous ai pas présenté Giovanni. Et Maître Galibier, mon bibliothécaire. »

Un silence, puis il reprend :

« Maître Galibier est un grand érudit, passionné par les arts, l'Histoire et les écrits de nos anciens, Romains, Grecs et Coptes entre autres. »

Le visage de Galibier s'éclaire d'un sourire quelque peu gêné.

« Enchanté Monsieur Raynaud. Je, euh... je crois que Monsieur Derofort ne s'énervera plus maintenant si vous l'écoutez calmement.

— En effet, ce serait tellement mieux pour discuter. Giovanni, recule-toi. »

À ces mots du maître des lieux, la pointe du couteau quitte mon dos et le Calabrais se recule, tout en restant à la distance d'un bras. Derofort reprend :

« Vos trafics d'armes avec la Corse font de vous et de votre équipage des gibiers de potence ou, peut-être pire encore, des galériens de notre puissante

Marine Royale. En plus des marchands qui commercent avec le Levant, certains commandants des galères travaillent quelquefois pour moi. Ils me ramènent de leurs périples de l'autre côté de la Méditerranée des objets pour ma collection. Évidemment, je les rétribue pour cela. Et ils ne seraient pas contre obtenir quelques rameurs de plus. Votre dernière contrebande a mal fini, il me semble ? »

Me revient alors en mémoire ma dernière traversée vers la Corse. Nous avions accosté dans une crique du Golfe de Galéria battue par des vents étourdissants et une pluie froide et pénétrante. Cette situation inconfortable était renforcée par le bruit assourdissant des vagues se fracassant sur les rochers. Je lançais d'une voix forte à mon équipage :

« Déchargez la chaloupe !

— La traversée fut bonne ?

— Tu rigoles ! Avec ce vent, cette pluie... Au moins les gabelous¹ nous laisseront tranquilles.

— T'as bien raison. Y-a eu un nouvel arrivage, des tout neufs, en provenance directe de Gênes, qui croient encore à leur mission. Je n'ai pas eu le temps de leur graisser la patte.

— Sept caisses de fusils et autant de poudre et de cartouches. De quoi vous aider à gagner votre indépendance.

— Ne te moque pas. C'est sérieux.

— Oh tu sais, la politique et moi... »

Mon équipage, aidé des Corses, s'activait à porter les caisses et à les mettre à l'abri sous un promontoire. C'était le dernier déchargement. Mon bateau dansait au loin sur cette mer Méditerranée que l'on croit si calme et qui pourtant était démontée cette nuit-là. Pas une étoile visible, encore moins la lune. Des éclairs striaient le ciel de temps en temps. Mais rien à voir avec ces faibles lumières, au loin, qui gagnaient peu à peu en intensité.

« Les gabelous ! cria le guetteur.

— Même avec ce temps, ils font leur ronde, grommela Pascal, le chef de la bande.

— T'as du boulot avec eux. Nous partons ! criaais-je à mon équipage.

— Tu te feras payer comme d'habitude à La Ciotat. À la prochaine livraison », lança Pascal, avant de rejoindre ses hommes qui déjà, bien que chargés par les caisses que nous leur avions livrées, grimpaient avec dextérité le long d'un sentier escarpé que n'auraient pas dédaigné les cabris qui peuplaient les

montagnes de cette île.

Je poussais la chaloupe à la mer, aidé de Lazare, mon second, quand un premier coup de feu retentit. Puis plusieurs autres. À savoir qui tirait sur qui, les Génois sur les Corses, les Corses sur les Génois, les Génois sur nous, difficile à dire. De toute manière, avec ce vent, cette pluie et cette obscurité, cela aurait été un sacré coup de chance, ou de malchance, qu'une balle fasse mouche.

Retournés à bord, nous hissâmes la voile du navire et celui-ci, tant bien que mal, fut dirigé vers La Ciotat, port plus tranquille que celui de Marseille pour qui exerçait le métier de contrebandier.

Derofort me regarde l'air toujours interrogateur. Je reprends :

« Bien que les douaniers génois nous aient surpris, nous avons quand même réussi à livrer notre chargement. Pour lequel je n'ai pas été payé d'ailleurs, à cause de la maréchaussée qui nous attendait à la Ciotat.

— Si vous faites ce que je vous demande, vous gagnerez beaucoup plus. En plus d'éviter, vous et votre équipage, les galères.

— Alors, qu'attendez-vous de moi ?

— Oh, une simple traversée de la Méditerranée. »

La mission

« Connaissez-vous la Bible ? m'interroge Derofort.

— Quelle question, évidemment ! J'ai eu la chance d'assister aux leçons de l'abbé Michel, le précepteur de mon frère de lait.

— Le Marquis d'Estérel était, paraît-il, un homme large d'esprit.

— Suffisamment en effet. Ma mère a été la nourrice de son deuxième fils. Par reconnaissance peut-être, il avait proposé que je suive le même enseignement que son cadet, ce que mes parents ont immédiatement accepté. J'ai beaucoup appris. Lire, écrire, compter. Mais pas seulement. J'ai aussi appris à monter à cheval et à manier l'épée. »

Le silence, puis Derofort reprend :

« Voyez-vous, le Nouveau Testament contient quatre Évangiles. Il aurait pu en contenir beaucoup plus. Ce n'est qu'à la fin du V^e siècle que le pape d'alors, du nom de Gélase I^{er}, fixa le canon du Nouveau Testament. D'autres Évangiles furent écrits par les premières générations de chrétiens, notamment en Égypte, chacun exprimant une opinion ou une interprétation des faits et gestes de Jésus-Christ. Un choix a été fait pour répondre à la doctrine fixée par les Pères de l'Église. Un grand nombre de ces écrits, ces Évangiles, ont alors été rejetés, car non conformes à cette doctrine. Regardez là-bas le livre ouvert posé sur cette table accolée à la bibliothèque du fond. Vous avez devant vous une bible contenant les quatre Évangiles tels que vous les connaissez. Mais ce n'est pas n'importe quelle bible. C'est un véritable exemplaire de la plus ancienne bible imprimée, réalisée par le fameux Johannes Gutenberg qui a reproduit la traduction latine que nous devons à saint Jérôme. Regardez, regardez bien ce travail, cet alignement des mots sur chaque fin de ligne, ces enluminures peintes à la main. C'est magnifique. Un vrai chef-d'œuvre.

— Je n'arrive pas à lire ce qui est écrit.

— C'est bien normal Monsieur Raynaud. Vous avez devant vous un texte écrit en latin et reproduit en lettres gothiques. »

Après m'avoir laissé le temps de contempler les deux pages de cette bible ainsi exposées, le maître des lieux se redresse dans son fauteuil, appuie ses deux mains sur sa canne et me fixe du regard :

« Comprenez que si un de ces textes venait à être diffusé en Occident, un texte qui viendrait apporter un éclairage différent ou pire, contredire les quatre Évangiles du Nouveau Testament, les seuls que nous connaissons aujourd'hui,

cela pourrait provoquer de nouvelles dissensions au sein de l'Église. Et qui sait, relancer des guerres de Religion et ainsi affaiblir nos Royaumes Chrétiens, laissant le champ libre à l'Empire Ottoman pour conquérir de nouveaux territoires en Europe. »

Devant mon air dubitatif, il reprend en haussant le ton :

« Vous n'avez pas l'air de me croire. Un de mes amis, le marquis Nicolas de Lamoignon de Basville a été intendant du Languedoc pendant une trentaine d'années. À ce titre, il fut chargé, avec d'autres, de mater la révolte des Huguenots, ce que certains ont appelé la guerre des Cévennes. Eh bien, mon ami m'a récemment dit qu'il avait estimé que cette guerre avait fait quatorze mille morts. Vous imaginez, quatorze mille morts pour un territoire aussi petit que les Cévennes ! Et les Anglais ont bien failli profiter de cette agitation pour débarquer à Sète et faire jonction avec les Huguenots. Le Royaume de France fut vraiment en péril à cette époque-là. Encore récemment, des évêques français, vous entendez, des évêques français, soutenus par l'archevêque de Paris, se sont opposés à notre pape Clément XI pour défendre ces scélérats de janséniste. »

Il se tait. Je me demande bien en quoi cela peut me concerner. Après avoir pris une longue inspiration, il continue :

« Les Chevaliers de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui sont basés à Malte comme vous le savez sûrement, m'ont contacté il y a peu de temps. Un de leurs agents en Égypte leur a signalé qu'un manuscrit avait été trouvé sur les bords du Nil. Écrit en copte. Vraisemblablement un Évangile apocryphe. Et une première traduction très sommaire laisserait à penser que le contenu de ce manuscrit remettrait en cause certaines croyances sur lesquelles notre Église s'est bâtie. Les Chevaliers de l'Ordre de Malte m'ont demandé de l'acquérir pour leur compte.

— Et pourquoi ne le font-ils pas directement ? »

Derofort s'emporte :

« Ne m'avez-vous donc pas écouté ? Il est vraisemblable que ceux qui ont ce manuscrit souhaitent en faire une arme contre l'Occident. La divulgation de son contenu pourrait créer un nouveau schisme au sein de l'Église catholique. Jamais ils ne le vendront à un ordre chrétien.

— Et pourquoi vous le vendraient-ils ? »

Les mains de l'ancien négociant se crispent sur les accoudoirs de son fauteuil. Pendant les longues secondes nécessaires à Derofort pour se calmer, j'ai la désagréable impression que la statue à tête de rapace qui est à sa gauche et dont les bras sont déjà tendus vers moi va prendre vie et me sauter dessus pour